



Sa Majesté le Roi Mohammed VI

Mohamed MBARKI

Directeur Général de l'Agence de l'Oriental, institution née dans le sillage de l'Initiative Royale pour le Développement de l'Oriental.

Son action illustre une conviction : le développement des territoires s'appuiera aussi sur la culture.

Mohamed MAHDI

Socio-anthropologue à l'Ecole Nationale d'Agriculture de Meknès et Professeur visiteur de plusieurs institutions européennes.

Philippe MICHEL

Homme de communication, a eu pour mission de restituer, sous la forme d'un livre accessible au grand public, l'ensemble des travaux recueillis sur les Bni Guil.

Hicham OUDGHIRI

Photographe, a parcouru l'espace des territoires Bni Guil, en toute liberté, s'attachant à relever tous les aspects de leur vie quotidienne et quelques moments forts de leur vie collective.

Coordination de l'ouvrage
Karim YAHIA - Programme de Développement
Local Intégré de l'Oriental
Agence de l'Oriental / PNUD

Conception graphique et rédactionnelle
Topic

© Agence de l'Oriental

ISBN : 978-9954-1-0393-7
Dépôt légal : 2012MO/0436

Bni Guil

Espace des Hommes Libres

Préface : Mohamed MBARKI

Photographie : Hicham OUDGHIRI

Textes : Philippe MICHEL d'après Mohamed MAHDI

Collection Oriental.ma 2012



SOMMAIRE

Préface	11
Bni Guil, espace des Hommes libres	13
Terra incognita ?	14
Tabula rasa ?	18
Guilli, l'appartenance tribale	22
L'itinérance nomade	26
L'aventure des coopératives pastorales	32
La tentation de la sédentarisation	40
Du nomadisme original au pastoralisme d'aujourd'hui	46
Khäïma, la tente où se révèle l'univers Bni Guil	50
Le douar, campement circulaire, image d'une urbanité nomade	56
L'architecture Bni Guil, un héritage bédouin	60
De la tonte à la tente, une grande histoire de femmes	66
Labeur, plaisir, et transmission : les rituels de la tente	76
Sous la tente, un art de vivre	82
Resté simple et traditionnel, un art de cuisiner	90
Beauté, hygiène, et séduction, un art de plaire	100
« Invité de Dieu », le voyageur est honoré	106
Fêtes et rituels pour les grands moments de la vie	112
« Hagouza » et les rituels du cycle de la nature	124
« Doghma », la célèbre brebis de race Bni Guil	130
« Aïd el Kebir », la grande fête musulmane et sacrificielle	136
Bni Guil pour toujours, si Dieu veut !	148
Remerciements	157



PRÉFACE

Mohamed M'BARKI

Promouvoir la Région de l'Oriental est une entreprise qui ne doit négliger aucun de ses atouts, et sa dimension culturelle n'en est pas le moindre. Si nous vantons systématiquement les avantages compétitifs et les atouts des territoires régionaux, nous donnons aussi à connaître la richesse patrimoniale de l'Oriental, son histoire, ses cultures, ses traditions, ses racines... Et bien entendu ses Hommes, acteurs d'un passé grandiose que l'histoire atteste.

Ils sauront être les clés de l'avenir, cet avenir serein, riche, prometteur, tel qu'il émerge de l'Initiative Royale de Développement de la Région de l'Oriental. Chance historique, la Région est une mosaïque de populations aux origines différentes, brassées au fil des siècles dans un métissage fécond, mais toujours empreintes, encore aujourd'hui, de fortes identités. Les Bni Guil, composante singulière du peuplement régional, sont avec d'autres tribus - les Aamour...- les dépositaires du nomadisme de leurs origines et des valeurs humaines qui en sont indissociables.

Hommes pieux, pasteurs éleveurs d'exception, connus pour leur bravoure et attachants par leurs traditions d'hospitalité et leurs coutumes, ils ont su bâtir un modèle de société et un art de vivre sur des terres hostiles, confrontés à un climat difficile,... contraints par une géopolitique et de nouveaux rapports économiques toujours plus monétarisés qui n'ont cessé de contrarier leurs aspirations naturelles. Aujourd'hui, la modernité soulage certes la dureté de leur condition, mais elle remanie progressivement et en profondeur leur culture.

Ce livre entend contribuer à les faire connaître, et à préserver leurs valeurs. Promouvoir la Région de l'Oriental, c'est aussi valoriser son image de marque, et tout simplement, faire aimer cette part du Royaume trop longtemps restée dans une discrète solitude.

Puisse cet ouvrage et les magnifiques populations Bni Guil qu'il présente, dans leur milieu naturel et leur culture, contribuer à cette noble mission.



*Bni Guil,
espace des Hommes libres,
terre tribale et pastorale,
où le passé s'invente
un futur*

*C'est le lieu de tous les horizons insaisissables.
Du passé ancestral, encore prégnant mais indistinct.
Du présent difficile, où les regards peinent à distinguer les perspectives.
Du futur incertain, tant l'avenir paraît indiscernable.
Là, non loin d'une frontière algéro-marocaine imposée par les caprices
de l'Histoire, à deux-cents kilomètres au Sud d'Oujda, traversés
par la route nationale qui mène à Figuig, s'étendent d'inhospitaliers
plateaux que ces tribus arabes venues diffuser le message de l'Islam
parcourent encore avec leurs troupeaux.
Le mouvement, la flexibilité, l'adaptation aux circonstances,
en clair le nomadisme des lieux comme des pratiques,
voilà leur réponse intangible aux pressions des temps difficiles.
Foi et culture seules restent inamovibles ; un peuple mythique.*

Terra incognita ?

Est-ce le « bout du monde » ? Le fameux, au delà duquel plus rien n'existe ?

Non. Ils ont un ailleurs, des ailleurs même.

Celui d'où ils viennent, là bas, très loin vers l'Orient, et cela est inscrit
dans leur mémoire collective.

Celui où ils vont, parfois, satisfaire des besoins, des désirs, des nécessités.

Entre l'histoire glorieuse déjà lointaine, qui associe leur venue (XII^{ème}, XIII^{ème} siècle)
aux migrations arabes venues conforter l'Islam au Maghreb, au Maroc en particulier,
et notre siècle administré, si peu accommodant à la vie nomade,
qui a fait l'effort de les connaître ?
Qui s'est vraiment intéressé à eux ?

Ces hommes pieux le savent : « *Tout l'univers est marqué par la finitude* » (Coran 20.88).
Il y a donc des limites à cet espace parcouru, un espace indéfini, faute d'être infini peut-être ?

Hermétisme à la modernité des droits fonciers ? Il y a pourtant ici des règles qui s'appliquent.
Un droit, s'il faut l'appeler ainsi, coutumier mais rigoureux, strict mais évolutif, flexible au fil
des accords passés, des dialogues, des consensus utiles et nécessaires. Il permet et organise
la mobilité, se repère en des lieux lisibles aux seules initiés, prend du sens pour eux seuls,
se fonde sur des acquis, des traditions, de plus anciens accords, des évolutions nécessaires,
des adaptations aux circonstances.

L'espace, ses ressources, ceux qui le parcourent et en tirent subsistance, autant de questions
a priori. Autant de réponses qui leur appartiennent. Dans cet inconnu si proche,
la sagesse du Maroc moderne a préservé une culture
et des modes de vie. Le modèle nouveau n'a pas heurté le traditionnel,
le respect a été préféré à l'ingérence : à tout vouloir connaître et comprendre,
on les aurait brisés.

Bienvenue au pays des Hommes libres.







Tabula rasa ?

Point de monumentalité, pas de repère bâti, rien à découvrir à la ronde,
aussi loin que porte le regard, qui serait le fruit d'une construction humaine.
Le visiteur est ivre d'espace indistinct et s'en remet à la mémoire visuelle de ses hôtes,
à leur maîtrise de ce vaste territoire, à leur talent pour l'arpenter sans s'y perdre jamais.
La science d'un espace qui paraît vide, si ce n'est de nature.

Le regard erre, l'esprit hésite, la mémoire vacille, le cœur s'angoisse un peu.
La route nationale parfois, un troupeau paisible, plus rarement une tente,
petite surélévation brune parmi d'autres hauteurs : presque un paysage lunaire.

L'autre table rase est assurément celle de nos préjugés : mieux vaut les abandonner
tout de suite. Ici, rien ne sera comme ailleurs, l'autre Maroc semble lointain,
pourtant partout présent, dès la première rencontre.

Ce que modèle et remodèle sans cesse la nature, au rythme des saisons et surtout des pluies,
c'est d'abord la ressource en eau. L'eau ponctue l'itinérance ; ses bienfaits marquent
discrètement le paysage qui semblait uniforme. La repérer reste un savoir.
Des points d'eau modernes, équipés, permanents, ont remplacé ici ou là
quelques ressources incertaines. Ceux-là se sont simplement inscrits
parmi les points de passage obligés, ou au moins rassurants, pour des parcours
à peine moins aléatoires : comme une concession à la modernité.

Là où une terre un peu plus fertile rencontre des pluies un peu plus régulières,
là où se rencontrent ainsi quelques conditions à peine moins difficiles qu'alentour,
là se sont fait une petite place l'armoise et l'alpha. Pas une forêt certes,
mais une présence végétale ô combien rassurante et utile, un lien manifesté
avec la vie terrestre, immarcescible et autoritaire rupture avec la minéralité.







Guilli, l'appartenance tribale

Guilli, pour membre des tribus Bni Guil. Un mystère de plus : ce Bni (fils de) qui ne renvoie à aucun ancêtre commun ou à un personnage légendaire identifié auquel il serait fait référence. Fils de la liberté, fils du vent... sans doute, au moins par l'esprit.

Guilli marque donc d'abord une appartenance, un sentiment identitaire, autour duquel l'organisation tribale peut varier. La mémoire collective fait référence à l'organisation « Khams Khmas » (cinq cinquièmes), où chaque « Khoms » (le cinquième) réunissait un nombre variable de lignages sous l'autorité d'un « Caïd Makhzen », issu du lignage le plus fort.

Ainsi s'exerçait également la gouvernance du pouvoir central sur les tribus marocaines, donc sur les libres Guilli, si peu enclins à toute autorité rigide. L'Indépendance et l'organisation administrative moderne se sont accommodées des groupes ethniques à base de lignages, créant six « machiakhat » (deux rattachées à Bouarfa, quatre à Tendirara), aujourd'hui devenues seize, chacune avec son « Cheikh ». Pour les désigner, le terme « Qbîla » s'est progressivement imposé, que le mot tribu peut traduire. Chaque « Qbîla » est faite de segments, notamment appelés « A'adam kbir » (grand os) pour le lignage majeur, administré par un « Moqadem », homme de l'autorité publique d'aujourd'hui, qui comprend plusieurs « A'adam sghir » (petit os), ou encore « douars », les lignages mineurs, échelle des familles, ou « Khaïma » (tentes).

La « Khaïma » est l'unité traditionnelle de déplacement, le campement : c'est la base de l'organisation de la vie nomade des tribus Bni Guil. Le campement s'organise autour d'une grande famille, « Khaima kbira », entourée des familles parentes et de serviteurs.

L'organisation administrative moderne du Maroc et l'« Orf », la coutume, des Bni Guil se sont conciliées et reconnues l'une l'autre. L'espace tribal est organisé en « Caïdats » et le découpage en Communes rurales épouse les territoires tribaux, chacune réunissant des groupes ethniques (ou « segments »). La « confédération » des tribus Bni Guil s'est inscrite solidement dans l'organisation territoriale du Maroc rural.







L'itinérance nomade

Les Bni Guil sont éleveurs et nomades. Leur rapport à l'espace est donc déterminé par la mobilité en quête d'eau et de pâturages. Le territoire des Bni Guil est vaste comme l'ensemble de l'espace pastoral des différentes tribus. Chaque « Qbîla » en utilise une portion, son propre territoire, sans partage formel ni frontières, mais reconnu par les règles coutumières : c'est le « Walf » (lieu habituel), fondé sur un consensus tribal.

L'identité tribu-territoire est ancestrale, faite de reconnaissance mutuelle de droits, un système flexible et évolutif que le droit coutumier, l'« Orf », a consacré. Ce « Walf », espace de mouvance d'un groupe, est ouvert à d'autres selon des accords de réciprocité. « Walf Arbiaâ » (d'été) et « Walf Achta » (d'hiver), les parcours s'organisent, incluant quelques terres de culture et les ressources en eau. Parcours à base d'armoise l'été et d'alpha l'hiver - ces derniers accueillant les mises en cultures régies par l'« Orf » - les déplacements animent le territoire pastoral, aujourd'hui bien plus réduit qu'autrefois.

En plus des mouvements saisonniers, le nomadisme ancien satisfaisait également l'approvisionnement en céréales (en été, dans le Tell, vaste espace entre Guercif et Taza au Maroc, Maghnia en Algérie, ou l'hiver dans les oasis du Tafilalet ou du Gourara et de la Saoura en Algérie). Pour les plus aisés, les notables, le fusil et les accessoires du cavalier obligeaient à l'intersaison aux destinations de Fès, Tlemcen, et Figuig. Le nomadisme de sécheresse poussait les éleveurs vers le Gharb marocain, où le bétail profitait des jachères et des chaumes.

Les mobilités des Bni Guil sont donc très variées, complexes et à finalités multiples. Elles se sont toujours adaptées dans le temps et l'espace, déployées sur des sites complémentaires. D'autres déplacements revêtent un savoir-faire plus technique, comme le « Tahoual », quasi-mensuel, effectué pour des raisons d'hygiène, ou le « Lhatba » cure salée pour les animaux, sur des sites d'armoise atriplex et autres plantes à forte teneur en sel. Etrange univers où tout besoin conduit à changer de lieu pour le satisfaire.







GHARB

TELL

OUJDA

MAGHNIA

TAZA

GUERCIF

RABAT

FÈS

TENDRARA

BOUARFA

ICH

FIGUIG

OUARZAZATE

TAFILALET

KERZAZ

GOURARA

SAOURA

MAROC

ALGÉRIE





L'aventure des coopératives pastorales

Un Programme de Développement des Parcours et de l'Élevage a été mis en œuvre dès 1990, avec une seconde mouture en 2004. Ce programme respecte l'organisation tribale et s'inscrit sur la base ethno-lignagère lors de la création de coopératives pastorales : une approche sage. Des moyens sont apportés, les projets participatifs encouragés, l'esprit des Bni Guil n'est pas trahi, mais respecté. Un concept de base nouveau apparaît, la mise en défens, ou « Mahmia », de certaines parties du territoire collectif.

Là encore, la coutume Bni Guil est intégrée à l'organisation qui tient compte de la complexité enchevêtrée des territoires de chaque tribu comme de la présence de groupes différents sur chaque territoire : les « Mahmia » respectent les droits acquis sur les terres de culture à l'intérieur des mises en défens, rassemblent des portions de plusieurs territoires et restent accessibles à l'éleveur, quels que soient sa coopérative et son groupe d'appartenance, et même à des éleveurs « étrangers » moyennant le paiement d'un droit d'accès.

Les unions de coopératives gèrent cela. Avec magnanimité et sens pratique, le Programme a greffé l'organisation coopérative sur l'organisation traditionnelle : à chaque groupe ou « Qbîla » son territoire et sa coopérative. Quelques désaccords ou divergences d'intérêts plus tard, et au fil des années, une trentaine de coopératives prendront en charge l'espace des Bni Guil, mais toujours selon la référence ethno-lignagère.

L'aventure économique, technique, sociale et humaine des Bni Guil se poursuit ainsi dans la modernité, toujours dans l'agrégation identitaire de l'appartenance tribale, conciliée au farouche désir d'autonomie, prégnant, conservé intact au fil des siècles. La propriété foncière individuelle, tentation pour certains, pourrait seule venir à bout du principe collectif : le titre foncier, ennemi de l'« Ard Moulana », les terres de Dieu ?
Ce serait alors un tout autre monde.

Ainsi, mobiles dans leurs réflexions comme ils le sont dans l'espace, les Bni Guil ont jusqu'à nos jours épousé leur temps avec une profonde constance dans leur culture : tout change pour que tout demeure.















La tentation de la sédentarisation

Les caprices récurrents du climat n'ont pas épargné les Bni Guil, en particulier ces dernières décennies et notamment les cycles de sécheresse. La taille des troupeaux s'en est trouvée réduite, mais le nomadisme lui-aussi en a subi les effets, laissant une part plus grande à la sédentarisation.

L'itinérance des troupeaux et leur accompagnement pastoral peut ainsi s'accommoder aujourd'hui d'un habitat fixe pour certains membres de la famille, éventuellement pour tout ou partie de l'année. Fixe peut aussi bien signifier une tente ou encore l'habitat en dur en milieu urbain, ou bien toute autre forme d'abri sur les parcours.

Il advient donc que le nomadisme des groupes n'est plus total pour une part importante des Bni Guil. Au XXI^{ème} siècle, c'est même parfois un luxe que seule l'acquisition d'un camion rendra possible pour déplacer le troupeau... ce qui raréfie d'autant le dromadaire, autrefois compagnon emblématique du voyage.

De cette évolution vers un habitat plus fixe, voire sédentaire, sont nées de nouvelles collectivités, pour l'essentiel depuis le début des années 80 (comme Tendrara), tandis que Bouarfa, jadis petit centre urbain, accède en 1992 au statut de Municipalité. Il y a donc désormais aussi une urbanité Bni Guil émergente, laquelle exerce à son tour une attractivité sur les éleveurs encore nomades, ce qui conforte le mouvement vers la sédentarisation.

Ce choix reste concilié à l'élevage et au parcours qui est son support : les Bni Guil mènent ainsi pour nombre d'entre eux une double vie ! ... Qu'ils ont inventée à leur mesure.

Mais quelles que soient la diversité et la multiplicité des stratégies individuelles développées par les éleveurs pour s'adapter aux conditions nouvelles, variables notamment selon la richesse relative de chacun, la finalité semble toujours le maintien de l'activité d'élevage.

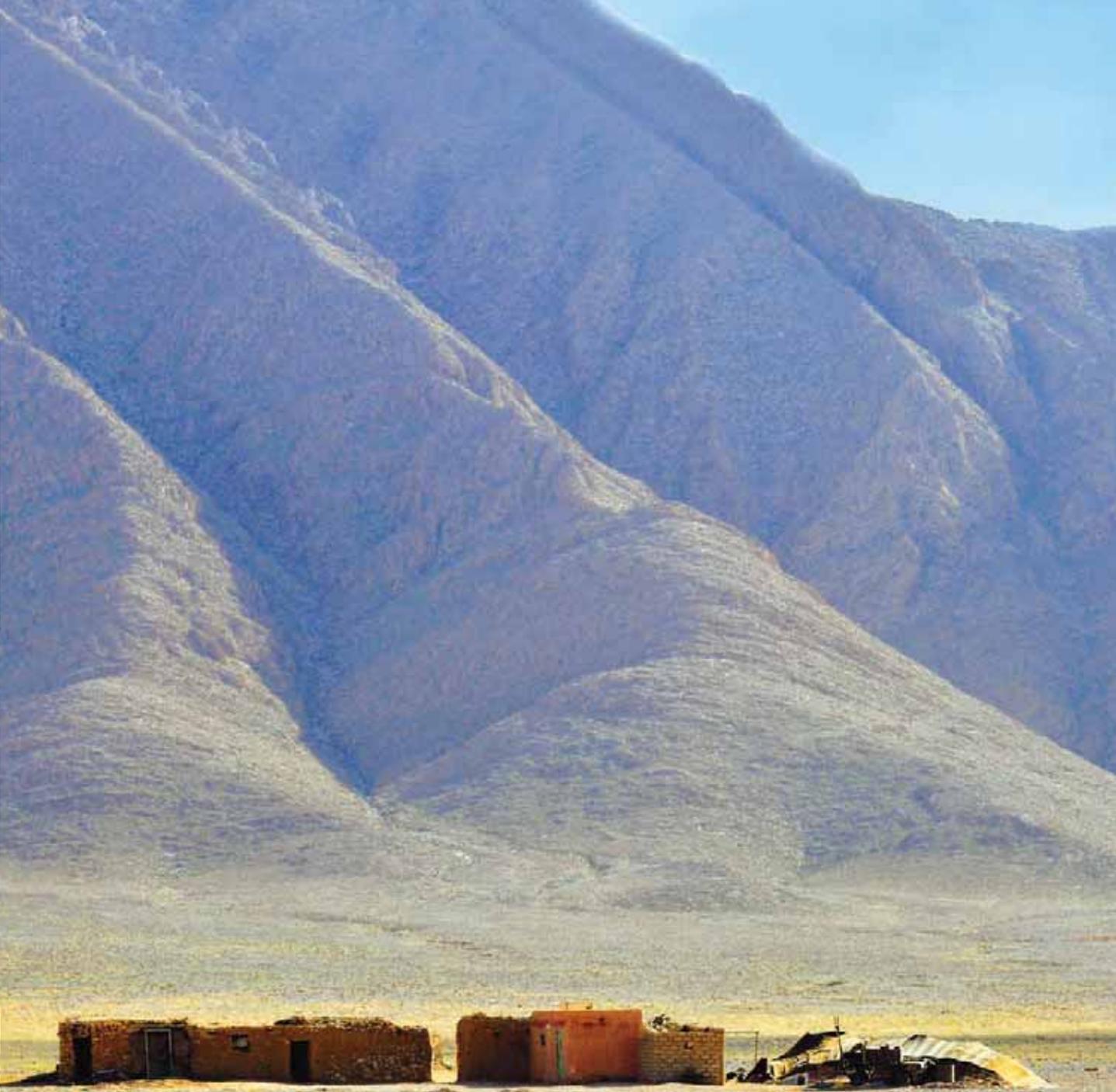
Le mouton de race Bni Guil n'est plus près de disparaître.











Du nomadisme original au pastoralisme d'aujourd'hui

Les Bni Guil sont entrés en modernité ; leurs espaces pastoraux, traditionnellement gérés par la discipline collective tribale et coutumière, sont désormais administrés, ainsi que les parcours, en coopératives pastorales. Si la base reste ethno-lignagère, ou ethno-territoriale comme on voudra, le nouveau cadre d'organisation est constitué de groupes socio-territoriaux et ethniques, qui se reconnaissent des affinités définies par les liens du sang et/ou par une communauté d'intérêts pour l'exploitation des parcours collectifs.

Cette recherche d'affinité, concrétisée par un projet global commun sur un espace donné, a pu conduire à l'agrégation de diverses communautés ou bien encore à leur scission sur des désaccords portant sur les mesures à prendre ou les ambitions susceptibles de fédérer les groupes. Interlocuteur des administrations, la coopérative pastorale procède aux mises en défens, « Mahmia », pour protéger les espaces et les parcours, transformant ainsi l'ayant droit du « Woulf » en adhérent. La nouvelle notion installe un nouveau rôle - celui d'actionnaire, de détenteurs de parts sociales - et des règles, éventuellement vécues comme plus contraignantes que celles des droits ancestraux.

De nouvelles stratégies et de nouvelles structures sont issues des évolutions visibles sur les territoires : davantage d'espaces mis en culture, des systèmes d'élevage plus intensifs, des équipements jadis inexistantes (bergeries, camions pour le transport de l'eau, du troupeau, voire des aliments de bétail ou « A'alf », etc.).

De fait, la différenciation socio-économique, par le capital financier et ses manifestations mises en œuvre sur le terrain, a commencé de briser l'homogénéité de cette société traditionnelle.

Certains éleveurs ont su franchir le saut qui les a conduit à la rationalité d'entreprise. D'autres maintiennent l'activité d'élevage par culture de vie, comme une composante intrinsèque d'eux-mêmes ; enfin, les plus fragiles élèvent des troupeaux de faible effectif et ne survivent que de la pluriactivité familiale.



53 | 1
275

20





« Khaïma », la tente où se révèle l'univers Bni Guil

La tente Bni Guil est sombre, aux couleurs de ses matériaux, la laine « Ssof » et les poils de chèvre ou de dromadaire. De formes variables, où domine l'allure du « bateau retourné », elle se fond dans le paysage, installée souvent dans des replis en léger creux où sont freinées les ardeurs des vents.

La khaïma n'est pas un simple abri, mais la représentation d'un univers symbolique ou s'incarnent toutes les représentations des valeurs sociales des tribus Bni Guil.

Après le traitement de la toison issue de la tonte, œuvre masculine, de la conception à l'élaboration et jusqu'au montage, la khaïma est une affaire de femmes, exclusivement.

Si l'aspect esthétique ou la dimension (jusqu'à cinquante mètres carrés), ou encore le nombre et la nature des dépendances, peuvent traduire une certaine richesse relative ainsi que le notabilité du maître des lieux, flattant ainsi les vanités, la légendaire fierté des hommes est ici remise entre les mains des épouses.

A elles d'honorer leur mari, de veiller au prestige.

Concurrence de femmes alors, ou satisfaction de l'ego familial ? Même pas.

Les femmes du campement s'associent pour mieux ériger et organiser la tente : c'est la « Twaat », une « coopérative » informelle en quelque sorte et naturelle à ce peuple où le sens de l'entraide est une culture dominante.

La khaïma achevée, on dira ensemble des louanges en son honneur, « Amdah al khaïma », elle sera objet de rituel, « K'ramat al khaïma », et un repas collectif scellera la célébration. La tente perpétue et traduit l'univers des rapports humains. Elle est traversée par le « Rhal », qui sépare le domaine des femmes, « Rfafa » ou « Khalfa », de celui des hommes, « Chag » ou « Lamchag ». L'usage ou l'affectation des espaces de cet habitat à pièce unique organise aussi la représentation des statuts personnels, des âges, et des rôles, avec toute sa place à l'incontournable hospitalité, véritable obligation du code social et moral Bni Guil. Artisanes maîtresses d'œuvre, les femmes font aussi œuvre de maintenance technique autant qu'esthétique : leur ordre règne sous la tente.

La khaïma reflète la femme, ses valeurs, sa beauté, en un parallèle saisissant.











Le douar, campement circulaire, image d'une urbanité nomade

La tente n'est pas un habitat isolé, mais une partie d'un lieu collectif : le douar, organisation spatiale des tentes d'une communauté pastorale de base, dite « Rfaga ». En cercle autour de la « Khaïma kbira », grande tente du patriarche, sont disposées les tentes des fils, des frères, des oncles et des bergers.

Des règles latentes et implicites pour tous s'appliquent à la disposition, aux distances qui traduisent le lien de proximité d'avec le chef de famille, mais aussi le respect qui lui est dû. Simple abri, « Ucha », littéralement le nid, pour les moins aisés ou les plus jeunes fils à leur puberté, fait de jonc et de petite taille, le nouvel habitat deviendra tente avec les progrès de l'autonomie.

Ainsi, l'urbanité Bni Guil est constituée autour de la « Khaïma kbira » par une galaxie de tentes satellites de moindre importance et par un espace de proximité en auréole, réservé à l'usage domestique, où les étrangers à la famille ne doivent pas s'aventurer. Cet espace, le « Horm », est soumis à un régime éthique et juridique traditionnel et un caractère sacré, inviolable, lui est conféré.

Autour de lui, plusieurs kilomètres carrés sont érigés de fait, et par la simple installation du douar, en espace de pâturage du groupe, et tous les autres éleveurs savent alors qu'ils ont à se tenir à distance.

La vie communautaire témoigne d'une sociabilité intense : les visites s'échangent de façon quasi-quotidienne et les informations circulent très vite. Pourtant oeuvre de femme, chaque tente est la propriété du chef de famille et dans le langage courant des Bni Guil, « Khaïma », terme polysémique, désigne ainsi aussi bien l'objet que l'espace ou encore la famille abritée.

Comme la mariée, à laquelle certains chants la comparent, toute nouvelle tente prendra naturellement sa place parmi les autres abris du campement. Chants, rituels, évocation des saints, une nouvelle histoire commencera.







L'architecture Bni Guil, un héritage bédouin en rappel des origines

Un velum de laine et poils, une structure porteuse de bois : rien ne semble plus simple. Pourtant, la tente Bni Guil recèle beaucoup d'accessoires et révèle un savoir-faire d'exception.

Ainsi, la Khaïma est faite de nombreuses pièces, intelligemment agencées, chacune portant un nom spécifique, avec chacune une fonction précise. Chaque pièce est confectionnée à part et trouve son sens dans le montage final à l'allure superbe.

Base de cette couverture : des bandes tissées, ou « Flij », de largeur constante (quatre-vingts centimètres), soit un « D'raa », littéralement un bras, et un « Chbar », distance entre les extrémités du pouce et de l'auriculaire lorsque la main est ouverte. En général, leur longueur avoisine deux mètres. Visuellement, elles comportent trois rayures dont l'assemblage forme une belle harmonie : écru, noir et marron. L'étanchéité est assurée : poils et laine gonflent au contact de l'eau et le resserrement des mailles imperméabilise ce tissage. Au demeurant, la pluie reste très occasionnelle en pays Bni Guil. La structure, en bois de thuya, s'organise autour de deux piliers, ou « Rkiza », qui peuvent atteindre deux mètres quatre-vingts et supportent une poutre faîtière, « Hammar », au dessus arrondi pour ne pas percer le velum. Quatre rangées de petits mats soutiennent les autres côtés de la tente.

A l'intérieur, le « R'hal » est comme un muret de séparation longitudinal, fait de sacs de laine fabriqués par les femmes, les « Ghrasa », pour stocker les dattes, le blé, le sucre.

Là aussi sont placées les outres en peau de mouton, avec le beurre rance. La plus âgée des femmes jouera le rôle d'« économiste », gérant ce magasin sans clé.

A l'entrée, un premier rideau, « S'tar al Aoual », voile une ouverture de un mètre de haut environ : ici, on entre courbé, une façon aussi de dire son respect.

Au sommet, une ouverture carrée est pratiquée, presque toujours ouverte, sauf en cas (rare) de fortes pluies : elle permet l'aération.

Tout autour, la tente est amarrée au sol par des piquets, quatre à chaque coin du losange.

Si le poil de chèvre a aujourd'hui remplacé celui du dromadaire, la tente Bni Guil semble bien avoir traversé les siècles à l'identique.











De la tonte à la tente, une grande histoire de femmes

Le troupeau, c'est l'affaire de l'époux, et donc les produits qui en dérivent sont aussi sa propriété. Un homme aisé et généreux cèdera beaucoup de laine à sa femme et l'allure de la tente le montrera. Le rôle masculin s'arrête ici, au printemps (avril-mai).

Une tonte, à recueillir par l'épouse, c'est au plus deux kilos de toison par animal, qu'il faut d'abord nettoyer dans le jours qui suivent. La laine propre pourra être conservée pour être traitée plus tard, progressivement. Les couleurs sont naturelles ou obtenues par teinture, souvent d'origine végétale, comme le henné, ou une bouillie d'écorce de grenade pour le marron. Vient ensuite le cardage, à l'aide d'une sorte de fourche, le « Mandel », que la femme coince au sol. A deux mains, elle puise une touffe de laine et une poignée de poils qu'elle passe par les dents de la fourche. L'effet est double : lissage et mélange, qui seront poursuivis par le brossage à l'aide de deux planchettes hérissées de clous, frottées l'une à l'autre avec le mélange fibreux au milieu.

En l'état, le matériau est roulé entre les deux mains, avec une étonnante dextérité. Vient ensuite le filage, à l'aide d'une quenouille, ou « Maghzal », outil qui demande une grande habileté comme on le sait, un doigté expérimenté pour bien doser laine et poils (un critère décisif pour la qualité finale), un geste très rapide pour imprimer le mouvement rotatif par roulement sur la cuisse. Le fil obtenu, le tissage peut commencer.

Le métier est à même le sol, fait de deux paires de piquets : un mètre entre deux piquets d'une même paire, huit mètres entre les deux paires. C'est une activité de printemps, pénible, mais jugée plaisante par beaucoup de femmes, peut-être du fait des rites et des moments de socialisation qui en résultent.

L'assemblage d'une tente démarre à l'aube et s'achève en milieu d'après-midi. Il mobilise une dizaine de femmes. Le maniement d'une grosse aiguille est nécessaire et certains hommes y participent. C'est un moment festif où la bonne humeur augure de l'avenir heureux de la tente comme de ses occupants. On prie Dieu, on invoque le Prophète, des youyous stridents ponctuent la manoeuvre, souvent sur le fond mélodique d'une flûte, ou « Gasba », jouée par l'un des fils de la famille. C'est un grand moment de la vie Bni Guil.



















Labeur, plaisir, et transmission : les rituels de la tente

Un travail d'épouse, en solitaire dans les moments libres, ou en collectivité d'entraide avec d'autres femmes du douar, c'est le dur labeur de la laine, auquel on va pourtant associer le plaisir d'être ensemble et d'abord de chanter ensemble.

Chanter en chœur pour appeler l'aide de Dieu, chanter pour garder la cadence et associer le rythme à celui des gestes, chanter pour se motiver et motiver les plus fatiguées. Leurs chants sont une part du patrimoine des femmes.

Ils louent le travail solidaire et subliment l'animal, patrimoine des hommes, comme objet de sacrifice qui leur est interdit.

La tente à son tour est louangée, comparée à une mariée ; on lui rend hommage comme à un saint, à travers un rituel où se mêlent sacrifice et joutes oratoires entre femmes du campement. Les réjouissances sont collectives : on mange, on chante, on danse.

Montée, la tente doit rester dressée au moins sept jours pour acquérir son esprit et sa vie propre. Elle est balayée et tenue propre, parfois parfumée d'encens. Avant d'être habitée, la tente reçoit l'hommage rituel qui vise aussi à se concilier les esprits des lieux, sinon à obtenir leur faveur. Un repas spécial, « Charcham », est préparé, fait de blé dur concassé cuit avec des condiments et servi avec une sauce au beurre rance.

Les larmes des enfants sont les bienvenues : elles symbolisent la pluie bienfaitrice toujours espérée. Avec ce repas, largement ouvert aux visiteurs et aux voisins, se clôt le rite rogatoire qui accueille la nouvelle tente.

Le rapiécage est aussi une occasion de fête. Les pièces les plus exposées sont changées, et vont souvent gagner des parties moins sensibles de la tente. Le voisinage est moins mobilisé que pour une tente nouvelle, mais la venue impromptue d'une personne étrangère au campement est saluée : elle devra rester jusqu'au soir et recevoir tous les honneurs.

La vie des tentes est un cycle. Tous les un ou deux ans, une partie des bandes tissées est remplacée, par roulement.

Comme le troupeau, la tente se renouvelle ; elle est vivante.











Sous la tente, un art de vivre

Pas de séparations, donc peu d'intimité, aussi peu de poids et de volume que possible pour la mobilité, donc des ustensiles et mobiliers légers et en petit nombre, une surface réduite qui ne laisse pas de place aux espaces et aux objets de moindre utilité, voilà beaucoup de contraintes que seul un subtil art de vivre peut enrichir.

Le mobilier traditionnel nomade, ou « Qach », est donc sommaire et pour l'essentiel composé d'objets fabriqués, par les femmes, à partir de matériaux prélevés dans la nature ou issus des animaux de l'élevage. Le mobilier est fréquemment enrichi ou renouvelé : souvent une fois l'an.

Les fabrications sont inscrites au calendrier des épouses qui vont y démontrer toute leur dextérité. Certaines seront vendues, générant quelques petites recettes.

Le doum, l'alfa, les peaux et la laine sont les matériaux les plus utilisés. Le palmier doum fournit ses dattes, ses tiges et ses feuilles, ces dernières servent à la fabrication de « Tbag », sorte de vans colorés ou à l'état naturel, qui peuvent être posés à même le sol, pour contenir les repas ou bien encore pour rouler la semoule. De fait, les objets tressés en doum ou en fibres d'alfa prennent toutes sortes de formes pratiques, entonnoirs ou paniers par exemple.

Les objets en peaux tannées, de l'outre au sac, celui-ci avec des tailles et des finalités très diverses, sont nombreux dans les tentes. Avec la laine sont tissées les literies (couvertures, tapis, tag et hanbal, oreillers) soigneusement pliées et rangées dans la partie centrale de la tente. D'autres objets plus durables, de pierre par exemple, se transmettent parfois entre générations, comme la meule ou « R'ha », pour moudre le blé et l'orge, mais aussi le sel gemme à donner aux ovins. De même le mortier, ou « Mahraz ».

Objet de fierté de l'homme nomade, le « Fardi », ou fusil à poudre, pour se défendre certes, chasser aussi, mais surtout parader. La tradition veut aussi qu'un linceul soit gardé en réserve et utilisé dans l'année, quitte à l'offrir aux indigents, avant de le remplacer.















Resté simple et traditionnel, un art de cuisiner

L'art culinaire Bni Guil s'appuie d'abord sur les produits animaux, comme il sied à ce peuple pasteur. Basé sur le lait (et ses dérivés) et la viande (sèche ou fraîche), la nourriture des éleveurs nomades Bni Guil y adjoint quelques céréales, ainsi que le thé et le café. Ce n'est donc pas la grande diversité des intrants qui frappe l'esprit, mais bien la multiplicité des techniques de conditionnement, de valorisation et de conservation des produits animaux.

Les nomades Bni Guil disposent d'un ensemble de savoirs et savoir-faire qui assurent une alimentation savoureuse mais aussi rationalisent l'usage des aliments, évitent le gaspillage en situation d'abondance, et préservent des ressources pour les temps de disette.

Le lait, de brebis ou chèvres, est une affaire féminine. Le « Cheddad », lanière de laine, immobilise l'animal durant la traite : il appartient au trousseau de la mariée. Le lait frais est donné aux jeunes enfants, mais aussi pour accompagner le couscous. C'est un produit quotidien. Après fermentation, le barattage sépare le beurre du petit lait. Le lait de brebis caillé sera égoutté dans un tissu après un léger chauffage pour produire un fromage frais, le « Jben », que l'on servira chauffé, en particulier aux visiteurs : un signe de générosité.

« Laklila » est un autre dérivé du lait, ingrédient essentiel de la cuisine Bni Guil. Filtré puis caillé à température ambiante, le lait est séparé en beurre et « Leben », petit lait, qui sera bu frais pour partie et chauffé pour le reste jusqu'à obtenir des grumeaux que l'on fera égoutter. Le produit est consommé frais et pour partie séché au soleil dans un « T'bag », au moins quatre jours. Salé, puis tamisé, on en saupoudre le pain ou des galettes. Les gros morceaux peuvent être conservés jusqu'à deux ans : on les consommera l'hiver ou en Ramadan. Il s'agit donc de valoriser le lait dans une période d'abondance et de le conserver sous cette forme pour affronter d'éventuelles pénuries.

Le beurre obtenu par barattage sera transformé en « Smen », ou beurre rance, additionné de plantes battues au mortier et de sel. Il est utilisé dans de nombreux plats.

La viande est appréciée mais consommée avec retenue. Elle provient des ovins mais aussi de la chasse. Les fêtes et rituels (de l'hospitalité notamment) offrent des opportunités ; la viande, fraîche ou séchée, sera au menu.



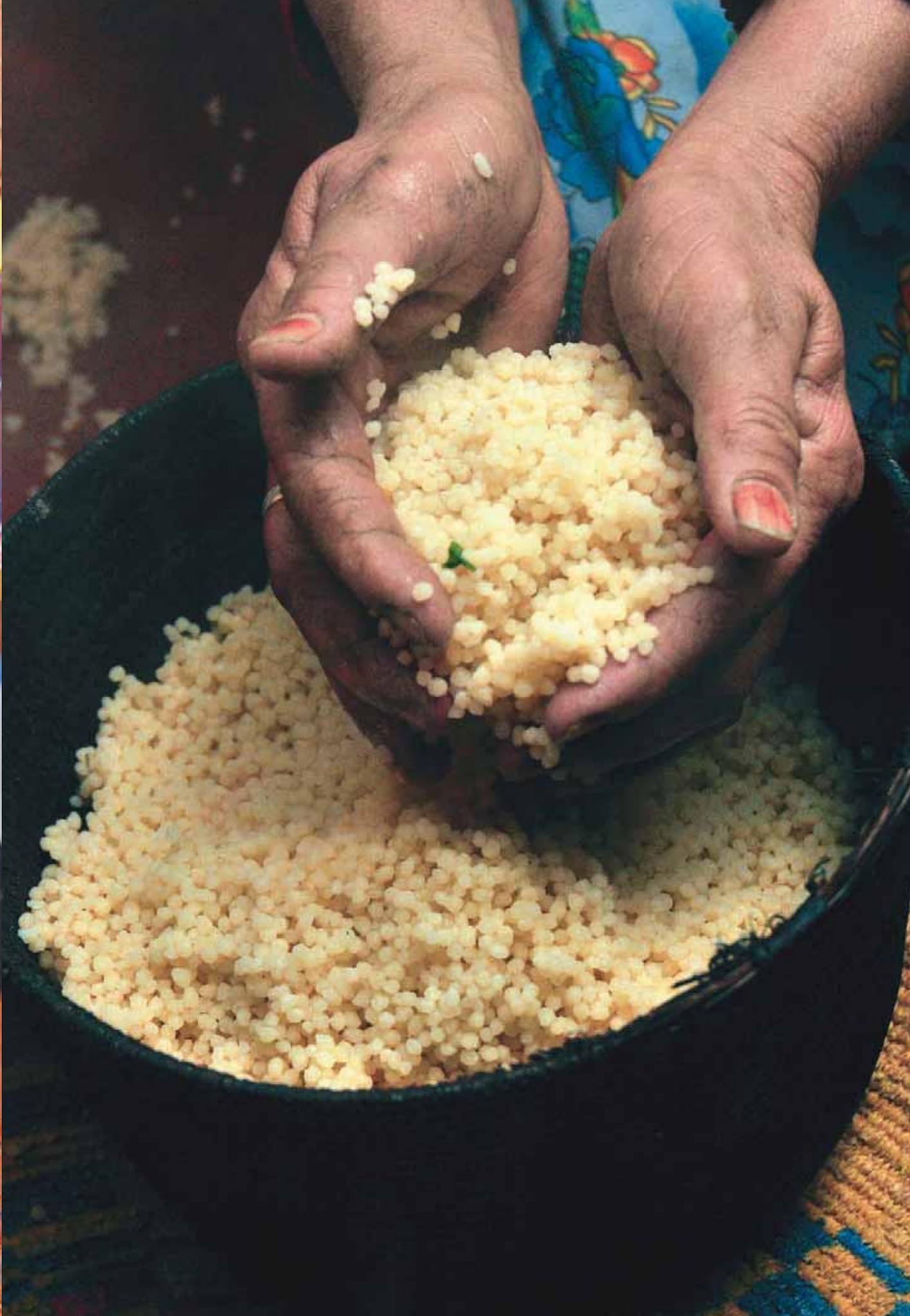
















Beauté, hygiène, et séduction, un art de plaire

Les tâches de l'épouse sont quotidiennes et son programme d'activités chargé.
Certaines pratiquent également la versification, la danse et le chant.
Prendre soin de son corps est donc un jardin secret qu'il faut aussi cultiver, pour l'embellir
et le protéger des mauvais sorts éventuels.

La « Sarra » est une petite bourse de tissu, fermée par un lacet, contenant traditionnellement
harmel, sel, henné, et alun qui en est l'ingrédient majeur. Quelques talismans
sont aussi confectionnés par la femme prudente, attentive à protéger sa famille.

« Maajouna » est la fragrance locale la plus répandue, utilisée en parfum,
glissée entre les habits, ou brûlée sous la tente. Le « Ghassoul », argile communément
utilisée au lavage des cheveux, et le « Khôl », connu et préparé
depuis la plus haute antiquité, sont utilisés l'un pour l'hygiène et l'autre pour le maquillage,
mais on leur prête aussi des vertus médicinales.

Le « Henné » reste le produit dominant de la cosmétique Bni Guil, sachant qu'on lui
confère également un pouvoir bénéfique, prophylactique, et l'aura de la baraka dont l'entoure
la culture populaire. C'est par le tatouage que les femmes Guillies se distinguent,
une expression très artistique et indélébile, à la fois comme marqueur identitaire
et signe d'appartenance au groupe.

Visages, mains et poignets, chevilles, sont les parties du corps où s'exprime
cet art graphique, dont les tracés attestent du brassage culturel avec les populations berbères.

Le tatouage permanent tend à disparaître, car il est proscrit par l'Islam,
non pas tant pour ses effets de séduction (vantés par des chants traditionnels)
que par la forme de mutilation qu'il représente en modifiant l'œuvre divine.

Le tatouage est donc surtout l'apanage des femmes âgées
et il se fait rare aujourd'hui.











« *Invité de Dieu* », *le voyageur est honoré*

« Daif Allah », l'invité honore la Khaïma et il est honoré en retour. L'hospitalité est un devoir mais aussi un plaisir : rompre la monotonie, bien manger... Si recevoir est un dur labeur, surtout pour les femmes dans les conditions de vie nomade, le visiteur aussi a des obligations.

D'abord, il faut signaler son approche au chef de famille (un messager par exemple), démarche aujourd'hui facilitée par les jumelles de vue bien utiles aux nomades pour surveiller les troupeaux. Le visiteur est accueilli par des bénédictions et de longues salutations, plusieurs fois répétées, à chacun en particulier s'il s'agit d'un groupe. Au final - autrefois, le campement se devait d'héberger un hôte durant trois jours selon les règles traditionnelles de la bienséance - les remerciements de l'invité sont écoutés et les nomades qui l'ont reçu lui font à leur tour une demande : « Prie pour nous et pour nos animaux ».

Entre l'accueil et le départ, l'hospitalité est un rituel bien rôdé, et même prémédité. Quelques têtes de bétail ont été gardées en réserve pour satisfaire ce devoir et être sacrifiées. Les femmes ont sélectionné le meilleur de leurs produits alimentaires mis en stock et les plus beaux objets de service : verres, plateaux, étoffes, dont peut-être ce voile séparant les parties masculine et féminine de la tente. La première accueille les activités de cuisine, mais la seconde est la partie affectée à la réception.

Le sacrifice d'un agneau ou d'un chameau rend solennelle la cérémonie d'hospitalité. Celle-ci débute par le thé, qui coule à flots, théière tenue très haute (jusqu'à un mètre au dessus des verres) pour créer l'indispensable mousse dans chaque verre. Le préparateur sera félicité s'il a parfaitement dosé l'eau, le thé, le sucre et la menthe. Les galettes, ou « Msemen », arrosées de beurre, accompagnent le thé.

L'invité assiste au sacrifice animal, symbole suprême de l'hospitalité, dont il va consommer la viande. Le repas commence par les parties bouillies, cuisinées et servies par les femmes, et se poursuit par les viandes grillées, officées par les hommes qui prennent en main le partage, privilégiant l'invité selon l'adage : « Partage la viande et soigne bien les invités de marque ». Un couscous de semoule au lait viendra clore cette cérémonie d'où le désir d'ostentation n'est pas absent.











Fêtes et rituels pour les grands moments de la vie

La conjugalité est imprégnée des valeurs de l'islam. S'y ajoute la nécessité d'une proximité sociale et spatiale, car, si l'on grandit nomade, il est difficile de le devenir sans avoir été accoutumé à ce mode de vie. Les mariages se font donc plutôt « entre soi », au sein de la tribu, si ce n'est entre cousins germains.

Chez les Bni Guil, où tout le monde se connaît, la bonne réputation est déterminante : honneur et notoriété des familles sont leur plus grand capital, notamment pour la fille. La famille du garçon accueille la belle-fille, et l'image de la « Khaïma kbira » est donc d'abord celle de la belle-mère qui devra prendre soin de sa bru et l'aider à devenir une bonne épouse.

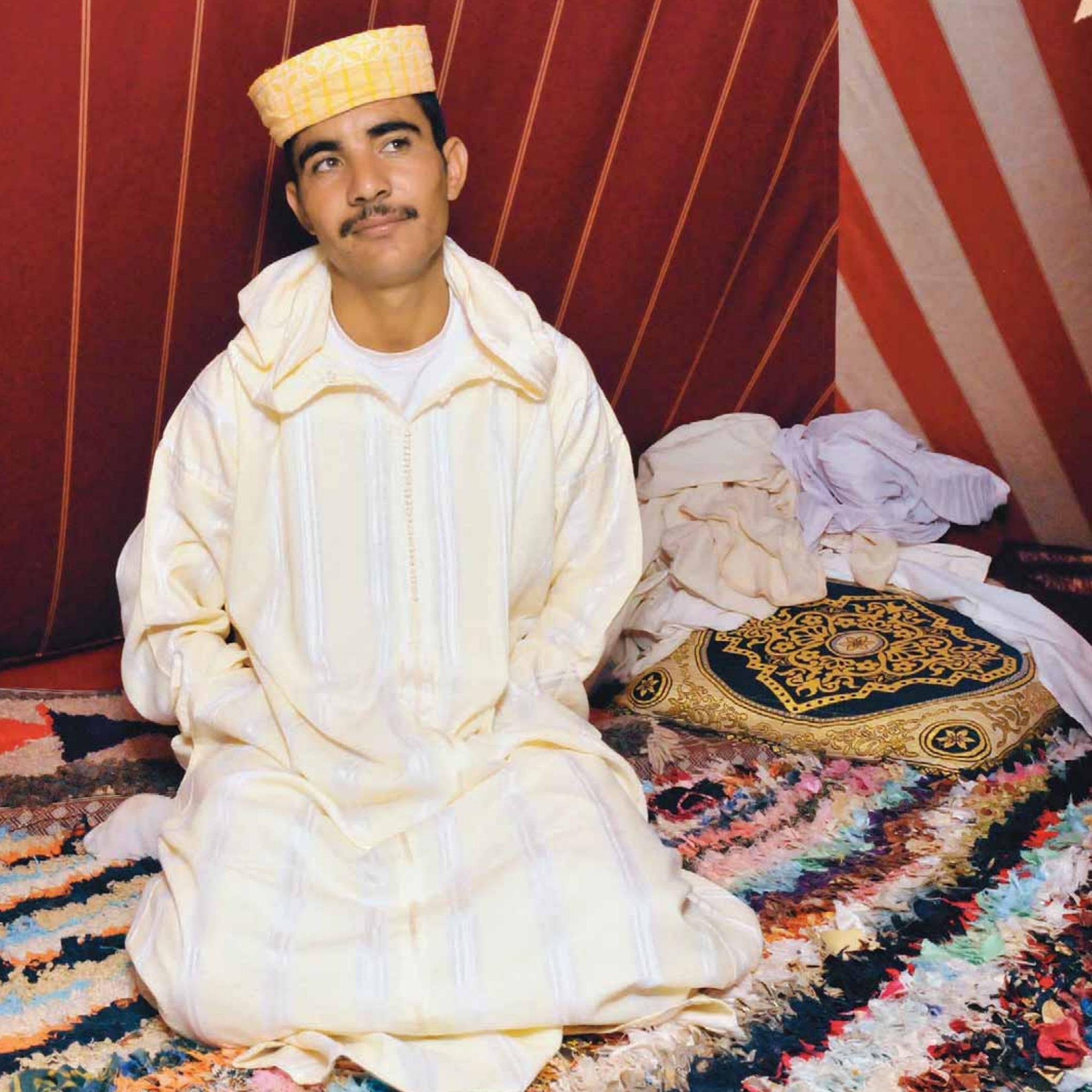
En offrant, le jour du souk, quelques présents (un ou deux pains de sucre, du thé, des dattes peut-être) le père du garçon fait savoir au père de la fille l'imminence de sa venue pour une demande en mariage. Lors de cette visite, après l'hospitalité conventionnelle et vers la fin de l'après-midi, le père du jeune homme posera une simple question :
« Je sacrifie, ou non ? ».

Le sang versé scellera les paroles échangées : c'est dire la gravité de l'acte sacrificiel. Les parents de la fille offrent le repas des fiançailles, les pères ayant à décider de la dot, réduite si la parenté est proche. L'accord conclu, danse, musique, chants, et joutes poétiques vont animer le cérémonial : il se conclura par le choix de la date du mariage.

Il s'agira en fait de trois journées de fête, précédées pour les mariés par sept jours de réclusion rituelle dans la tente nuptiale, la « Hjba », où ils seront constamment sous la surveillance de leurs vizirs, personnes d'expérience et de confiance chargées de les initier. Chacun a son entrée et son espace, délimité par des tentures, mais l'un ne peut voir l'autre.

De nombreux rites vont accompagner ce passage à une nouvelle vie, qui doit s'effectuer sous les meilleures auspices. Sort favorable et fécondité sont les finalités principales de ces pratiques symboliques observées avec attention par toute la communauté et, en particulier, les deux familles. Pourtant, la liesse et la plaisanterie dominent, quand ce n'est pas la parodie (de la première dispute conjugale par exemple), les jeux ou les défis que se lancent les jeunes.























« Hagouza » et les rituels du cycle de la nature

C'est le nouvel an agricole, lointain héritage du calendrier Julien en vigueur au Maroc sous dix siècles d'influence romaine, donc avant l'islamisation. La nuit de l'an, proche de la mi-janvier, littéralement « Lilat al A'am » est connue ailleurs dans le Maroc des terroirs sous le nom de « Hagouza ». Elle est très importante pour les nomades, qui l'appellent aussi « Ynayar ».

Comme souvent chez les Bni Guil, les festivités passent par un repas collectif, en l'occurrence un couscous « Mardoud » de semoule, champignons séchés, truffes et beurre rance. C'est la fête des végétaux et les produits carnés en sont exclus. Femmes sous une tente, hommes sous une autre, on célèbre le renouveau et l'on invoque Dieu pour solliciter la faveur des éléments naturels. Le henné est à nouveau sollicité pour marquer les corps de sa baraka et apporter la valeur prophylactique que les croyances populaires lui accordent.

« Al wa'ada » est plutôt un rituel de type agraire. Vers la fin du printemps sinon à l'été, il s'agit de célébrer la fin des moissons des céréales et surtout de sceller les retrouvailles entre tribus en renouvelant le pacte qui les unit. C'est aussi la saison des mariages et donc une opportunité pour les mariages collectifs : après le dur labeur, vient le moment des réjouissances.

Les talents artistiques peuvent se libérer et se donner en partage à la collectivité, au vu des pères rendus pour l'occasion plus permissifs. Au total, trois journées de fête s'achèveront un vendredi par la « Fatiha » et les prières pour la prospérité.

Autrefois, « Al wa'ada » (littéralement “ la promesse ” de se réunir pour renforcer les liens) était aussi célébrée avant l'entame d'une guerre tribale ou autre entreprise guerrière, afin de mobiliser les hommes, ou bien en réponse aux catastrophes naturelles, sécheresses ou tempêtes de sable : un moment de prières pour appeler la pluie ou limiter les effets calamiteux.

Lorsque la pluie tarde, que les parcours s'appauvrissent et que les semailles ne peuvent s'effectuer, un rituel rogatoire est organisé par les jeunes filles à l'initiative des femmes : « Ghonja ». Un mannequin féminin confectionné pour la circonstance est promené de tente en tente ; la procession s'accompagne d'incantations à Dieu, supplié de venir en aide au végétal comme à l'animal en souffrance.

Le rituel - les chants notamment - associe symboliquement la femme, la fécondité et la pluie.











« *Doghma* », *célèbre brebis de race Bni Guil*

Pour les spécialistes, la race a pris le nom de la tribu éponyme, mais les pasteurs Bni Guil l'appellent plus volontiers « Doghma », nom qui évoque sa teinte brune.

La brebis occupe l'affectivité au moins autant que la conversation professionnelle : on la chante, on évoque la douce musique des bêlements qui rappellent à l'éleveur le bonheur de les mener...

Jusqu'à l'Indépendance, le mouton des Bni Guil, confié à des intermédiaires israélites, s'exportait deux fois l'an via Oujda, aussi bien vers la France, par Marseille, que vers l'Algérie voisine, par Oran. Le prestige de la race en est resté entier, gravé dans les mémoires.

« Doghma » produit une laine abondante qui étouffe l'animal par les chaleurs estivales. Alléger la bête et satisfaire les besoins des hommes conduisent à la tonte. La qualité de laine tient beaucoup au climat et à l'alimentation, mais la première tonte de l'animal et celle du cou, ainsi que des épaules, produisent la meilleure laine : une matière presque sacrée pour les Bni Guil, car elle fournit la base de presque tout ce qui est nécessaire aux commodités de la vie nomade, à commencer par la tente, les habits et les couvertures...

Le jour de la tonte, en mai ou avril, est un jour de fête : tout le campement est invité par le propriétaire du troupeau pour un repas qui célèbre l'évènement. Pas de sacrifice ce jour-là... Occupées à préparer et servir le festin, les femmes devront également collecter et ranger les toisons qui seront traitées plus tard.

On invoque Dieu, on Le louange et l'on prie pour son prophète, mais on chante aussi pour demander au tondeur de ne point blesser la brebis et pour que la protection divine soit sur elle, écartant le mauvais sort et les envieux. Le berger est également interpellé, ainsi que la maîtresse de la tente, exhortée à sortir du cellier de bons aliments à offrir aux participants à la cérémonie de la tonte.











« Aïd el Kebir », la grande fête musulmane et sacrificielle

Le sacrifice d'Abraham et le rôle symbolique dédié au mouton impliquent bien évidemment les éleveurs Bni Guil, et à double titre : ces musulmans fervents vont célébrer cet événement majeur comme il convient pour des personnes pieuses, mais ils sont aussi au nombre des « fournisseurs » incontournables du Royaume, mettant sur un marché, en ébullition pour l'occasion, les fameux « Kbech », moutons d'une année que tout le pays réclame.

La grande fête mérite son nom : chez les Bni Guil, elle va durer trois jours. Deux rituels spécifiques vont l'accompagner, l'un pour les filles et l'autre pour les garçons, dont les scénarii obéissent au même principe : aller quérir de la nourriture et se réunir pour la consommer collectivement.

« N'mar » se déroule le troisième jour de la fête. De jeunes garçons vont se déguiser en animaux sauvages, des fauves surtout, dont la steppe fut jadis peuplée comme en témoigne la toponymie actuelle en de nombreux lieux des hauts plateaux, attestant ainsi la forte résilience de la mémoire collective.

Derrière une poignée de déguisés, hurlant et rugissant pour faire peur aux enfants, un cortège de jeunes garçons les escorte et passe de tente en tente.

« Orfa » mobilise les tambourins et collecte de la farine : c'est le cortège des jeunes filles, elles aussi courant de tente en tente. Au final, ce sont elles qui prépareront le repas collectif avec la farine collectée et la viande offerte par les pères, à qui chacune a demandé de lui mettre de côté une partie du cou de la bête sacrifiée, car on lui accorde de symboliser la force, sinon la virilité.

Farine et viande, fécondité et virilité, ces rituels cristallisent les genres et leurs différences. Ils jouent ainsi un rôle initiatique, dans le divertissement et l'esprit ludique.























Bni Guil pour toujours, si Dieu veut !

Il faut la piété de ces hommes de foi pour accepter sans jamais se plaindre les évolutions très rapides de leur univers, qui ont radicalement modifié leur mode de vie en moins de trois décennies. Le nomadisme, qui vivait encore, malgré la fermeture de la frontière Est, sous une forme assez généralisée et peu éloignée des pratiques d'antan, jusqu'au début des années 80 du siècle passé, a subi une série de mutations forcées de nature à affecter profondément la vie des Bni Guil.

Le XX^{ème} siècle aura vu progressivement se réduire l'aire des déplacements nomades, jusqu'au sein même du Royaume ; mais d'autres phénomènes, corollaires obligés de la modernité, ont encore plus durement impacté la singularité Bni Guil.

D'abord, la manifestation d'alternatives jusqu'alors inenvisageables, comme l'ouverture des mines dans l'environnement proche des hauts plateaux, donna la possibilité à certains d'envisager d'autres métiers, d'autres ressources et d'autres cadres de vie.

Les Bni Guil ont fourni des « gueules noires », des commerçants, des manœuvres ouvriers aussi, aux nouveaux centres urbains émergeant dans la Région. Aléas climatiques ou difficultés économiques, la perte du troupeau ou l'impossibilité de développer un projet de vie nomade à l'image des ancêtres, ont précipité les Hommes des grands espaces vers des activités nouvelles, plus ou moins sédentarisées, avec des réussites variables.

La morétarisation de l'économie, prenant progressivement la place de la culture de l'entraide, du don et du contre-don, a foncièrement changé les rapports humains. Une véritable hiérarchie sociale nouvelle s'est dessinée, avec ses entrepreneurs gagnants, à la tête de vastes troupeaux, et d'autres, dont l'élevage est devenu symbolique, ou conservé pratiquement pour atavisme culturel et souci de maintenir ce lien avec une dimension ancestrale et intime à la fois.

Sans parler des déshérités vaincus par les nouveaux rapports économiques auxquels ils n'ont su s'adapter, ou par les sécheresses, ou encore attirés par les mirages de la ville et de la sédentarité sans avoir su s'y ménager une place confortable.

Combien de déclassés pour quelques réussites ? Ces dernières se forment souvent en marge des activités traditionnelles, dans l'agriculture, le transport, ou le commerce, des secteurs aujourd'hui stimulés par des besoins nouveaux, comme ces accessoires domestiques autrefois fabriqués au campement, les nourritures pour animaux ou les citernes d'eau directement livrées sur les lieux de consommation par camions ou remorques tractées. Un certain accaparement des terres progresse, ainsi que la revendication de la propriété foncière qui l'accompagne ; le salariat s'installe, avec pour principal résultat l'extrême difficulté à trouver des bergers. L'élevage devient entreprise et ce sont de nouvelles pratiques fondées sur un tout autre état d'esprit. Les fatales lois du marché font leur lot de laissés-pour-compte : difficile de rester éleveur aujourd'hui avec moins de cent vingt bêtes s'il faut être rentable et suffisamment fort pour affronter concurrents et calamités naturelles.

Dans les grands espaces où officient aujourd'hui les éleveurs devenus prospères, le téléphone portable est partout : on envoie les photos du troupeau partant pour être vendu, on s'informe des cours du marché, etc. L'éleveur-entrepreneur boit le thé sous la tente, s'y repose ou y prend son repas, mais repart le soir venu vers d'autres cieux... avec un toit en dur pour protéger son sommeil et souvent une belle maison en ville. Pour lui, le dromadaire ou le mulet ont fait place au véhicule tout terrain. La tente est un lieu de travail, sorte de bureau plus ou moins fixe, autour duquel gravitent ses salariés, s'effectuent livraisons et tâches liées au troupeau, se négocient les affaires. De fait, les hauts plateaux Bni Guil ressemblent de plus aux autres campagnes marocaines, avec pyramide sociale, élevage plus intensif et nomadisme restreint. L'école est là, les moyens modernes se répandent, mais la culture Bni Guil se dilue dans le libéralisme économique triomphant. La folklorisation guette.

Démunis ou nantis, devenus chômeurs ou patrons, les Bni Guil conservent en partage l'incommensurable affection portée au troupeau, l'émotion intacte à la simple évocation de la « Doghma », et de fortes traditions, comme l'hospitalité. Leur foi musulmane inébranlable les confronte à leur destin. Avec douleur parfois, humilité et grandeur d'âme toujours, ils témoignent encore aujourd'hui qu'ils sont un grand peuple, une part irréductible de l'exceptionnelle diversité marocaine.

Un vent mélancolique parcourt la steppe...

















